

Madère

Samedi 17 Juillet 2010

Rendez-vous 17 h à Roissy et l'avion pour Lisbonne, prévu pour 17 h 35, est déjà annoncé avec du retard. La connexion sur Madère devient hypothétique. Le vol est reporté à 20 h 20, mais il y a un vol supplémentaire pour Funchal sur lequel nous avons été transféré. Ca s'arrange. Mais l'avion ne part qu'à 21 h et n'arrive à Lisbonne qu'à 23 h 15. Ca s'aggrave. On nous transporte directement sur l'autre terminal où le vol de Madère part à 23 h 45. Tout baigne, d'autant plus qu'il est retardé et finalement ne décollera qu'à 1 h. Arrivé à Funchal à 2 h 30. Le temps de récupérer les bagages, le guide Terdav nous attend et nous mène à l'hôtel avec une dizaine de nos semblables, traités par la TAP comme des chiens. D'ailleurs le petit sandwich qu'ils nous ont servi au cours de chaque vol leur était certainement destiné.

Dimanche 18

Notre pauvre guide, Antoine, n'a pas beaucoup dormi non plus. Il nous avait fixé rendez-vous à 9 h 15 pour partir en randonnée ; il a fallu mettre le réveil ! En tout, nous sommes 15 plus Antoine, à nous répartir, comme chaque jour par la suite, les vivres du pique-nique et à prendre le chemin de l'arrêt de bus. Direction le Cap San Laurenço, pointe est de l'île. Au fur et à mesure, le bus se remplit de gens qui vont faire la même balade, dont un groupe de scouts en costume.

Au terminus, tout le monde prend l'unique chemin sous un ciel plutôt gris. Le cap est bordé de falaises sur la côte nord, au vent, comme sur la côte sud, sous le vent. De chaque côté, on peut admirer les variations de couleurs et de texture de la roche, dues aux phases de développement du volcan. Au travers des couches basaltiques horizontales passent les cheminées verticales de lave figée. Il y a 15 – 20 millions d'années que l'île existe et là, sur ce cap désolé couvert d'une lande rase, les mouvements qui ont engendré sa formation se devinent. Car toute l'île est un volcan, hérissé de pics et bordé de falaises sur presque tout le pourtour.

Devant les falaises nord, deux îlots se détachent, dont l'un est formé de tours rouge feu qui se détachent sur l'autre tout noir. Nous déposons le pique-nique à la maison du parc, la Casa do Sardinha, avant de monter sur le dernier belvédère. Au delà, il y a encore une île et un îlot qui porte le phare, seulement atteignables en bateau.

Après le pique-nique, sur des tables occupées par différents groupes, baignade dans une crique en contrebas. L'eau est à bonne température (21° selon certains) mais un peu trop salée à mon goût. Retour par le même chemin et le bus qui nous ramène près de l'hôtel White Waters (excellent). Petite sieste après la douche avant d'aller dîner à 19 h 30. Antoine nous offre une tournée de punch local.

Lundi 19

Départ 9 h, après une vraie nuit de sommeil. On reprend le même bus, mais on descend bien avant Caniçal, pour remonter un vallon qui mène à la Boca di Risco. C'est un belvédère au-dessus de la mer, qui permet de voir un grand pan de la côte nord. Les flots sont 300 m plus bas et c'est le point de départ du sentier à mi-hauteur dans les falaises que nous empruntons. Il s'étire le long de la côte, battue par les vents aujourd'hui très calmes. Une petite houle se brise néanmoins sur les parois en contrebas créant des franges d'écume blanche. Des rochers détachés accentuent le phénomène.

En contournant le dernier piton, on aperçoit Puerto do Cruz, notre étape, au bout d'une plage de gros galets gris. La petite ville est au pied d'un piton rocheux de 600 m de haut, le pic de l'Aigle, couvert de végétation ; son profil dans le ciel ressemble à une tête couchée. C'est aussi le confluent de plusieurs vallées dont les torrents convergent vers la ville. Descente abrupte sur la grande plage où

déferlent des rouleaux qui la rendent difficilement baignable. Passage par la rhumerie et dégustation pour ceux à qui une petite lampée de rhum à 16 h ne fait pas peur. Installation à l'hôtel avant d'aller prendre un bain sur l'autre plage, toute de sable noir, avec des petits rouleaux qui rendent le bain amusant.

Mardi 20

Nous avons droit de traîner jusqu'à 10 h car le bus ne passe qu'à 10 h 15. Il nous monte jusqu'au Mirador da Portella à 6 km qui est, comme son nom l'indique, un belvédère au-dessus de Porto da Cruz. Las, nous sommes dans le nuage et il n'y a pratiquement rien à voir. Partons vers Ribeiro Frio, en suivant une lévada. C'est un petit canal d'irrigation, large de 30 à 50 cm, qui sert à distribuer l'eau des hauteurs dans les différentes vallées. Ces lévadas sont le paradis du randonneur, puisqu'elles sont généralement en pente douce et permettent d'atteindre le cœur des massifs par de grandes traversées. Parfois elles ont été taillées dans la roche, via des tunnels, et donnent des points de vue vertigineux.

C'est le cas de la nôtre qui commence par un chemin dans la forêt primaire et passe par une maison botanique où on découvre les premières fougères arborescentes. Puis elle se poursuit en montant le long du ruisseau canalisé, parfois cimenté de neuf, parfois formé de pierres plates bien ajustées. On croise des bifurcations qui permettent de distribuer l'eau grâce à des trappes ou des bouchons de pierre entourés de paille. C'est la tâche du levandero qui s'occupe de l'entretien et du nettoyage des rigoles.

Ayant rejoint un éperon sous le Pico do Suna, nous empruntons un chemin peu marqué qui suit la crête Pedreira. Descente en plein soleil, avec une vue dégagée ; chemin plutôt raide dans les fougères et la forêt d'eucalyptus jusqu'à l'entrée de Porto do Cruz. De là, grande traversée horizontale au-dessus du village pour descendre à pic par des escaliers encombrés d'herbe sauvage. On longe quantité de minuscules parcelles où poussent 3 raisins, 5 maïs ou 10 cannes à sucre avec des choux et des haricots grimpants. Ce n'est pas pour le marché mais pour son plaisir personnel que le madérien arpente ces escaliers pentus pour biner son tout petit carré. Reçu de soleil, je ne suis pas retourné à la plage. Sur le tard, j'ai fait le tour de la presqu'île pour vérifier que, malgré son nom, il n'y a aucun port à Porto do Cruz.

Mercredi 21

Départ à pied pour monter au Pic de l'Aigle (Penha de Aguiã) qui domine Porto do Cruz, mais aussi, de l'autre côté, le village de Faial, lui aussi au bord de l'eau. Il fait gris, sans menace de pluie. Le sommet n'est qu'à 600 m d'altitude, mais c'est très escarpé. Déjà pour arriver au pied, il faut monter des pentes raides pour rejoindre une lévada qui y conduit. De là, en regardant la falaise, impossible de voir le passage ; tout paraît encombré de végétation, quand ce ne sont pas des falaises rocheuses pleines de cavités.

Mais pourtant ça passe. A peine 40 mn d'effort intense à monter une sorte d'escalier qui tournicote dans la paroi. Il faut parfois s'aider d'arbustes et de fougères auxquelles se sont mêlées des ronces, histoire de rajouter quelques difficultés. Tout le monde arrive sur la plateforme sommitale, transpirant, essoufflé, griffé, en criant « ouf, enfin un point de repos ». Mais ce n'est pas tout à fait le sommet ; il reste 25 m de dénivelé dans la forêt pour arriver à la croix. De là, on voit le village de Sao Roque do Faial, où nous dormirons ce soir. Départ immédiat pour la descente et rapidement pique-nique sur le chemin à un endroit où il n'y a même pas de vue. Après une bonne heure de pause, reprise de la descente aussi raide que la montée, mais cette fois-ci en plein soleil. Beaux points de vue sur la mer, et Faial qui paraît plutôt moche. Arrivés en bas, il fait plus de 30° ; tous au bar pour nous rafraîchir.

Il faut maintenant remonter à Sao Roque. D'abord par de petites ruelles bordées de nombreux potagers, puis vient un choix : soit suivre la route sur 2 km qui monte régulièrement, soit longer la rivière jusqu'à l'aplomb du village et prendre des escaliers. Mon choix est vite fait ; assez de montées abruptes, je passe par la route. Ceux qui ont choisi la rivière en ont eu pour 800 marches !

Jeudi 22

Plafond bas, tous les sommets sont pris dans les nuages et il pleut depuis 5 h du matin. A 8 h, c'est une petite pluie fine qui s'apparente à du crachin, mais qui ne fait nullement douter notre guide. Nous partirons d'un peu moins haut, mais irons comme prévu au cœur de la forêt primaire, au pied des sommets les plus hauts, sous les Pico do Ariero et do Gato.

Après une courte jonction taxi, nous remontons la piste carrossable de la centrale hydro-électrique ; il ne pleut plus. Au-delà, commence une montée dans la forêt. Avant d'arriver à la maison du lévanderio, on croise deux gros blocs rocheux qui ont été taillés en creux, comme de petites maisons, pour abriter des bêtes. Il s'est remis à bruiner et, le temps du repas sur la terrasse avec les poules et les chats, nous nous refroidissons vite. Le lévanderio nous offre une bouilloire d'eau chaude pour faire du café.

Encore une vingtaine de mètres à monter et nous arrivons sur une superbe lévada qui déverse son eau dans la conduite forcée de l'usine électrique. Nous remontons le canal pour entrer au cœur de la laurialva, la forêt primaire. Elle est composée des plantes arrivées naturellement depuis le continent et qui, n'ayant pas connu de période glaciaire, seraient restées telles quelles, comme les bruyères arborescentes qui font ici 3 m de haut. La lévada court le long des parois, si bien que nous marchons souvent sur son bord cimenté. Il y a même quelques tunnels taillés dans la roche et des bordures plongeantes protégées par une rambarde.

Le panorama devrait être grandiose. Nous sommes à 1000 m, à l'aplomb des sommets à 1800 m, avec des pics vertigineux et une large ouverture sur le nord de l'île. Mais le nuage, dans lequel nous marchons, ne nous laisse qu'une vingtaine de mètres de visibilité. Nous avançons dans le brouillard, jusqu'à une autre maison de lévanderio, qui fait belvédère sur la brume. Une descente en pente douce – pour une fois – ramène à la station hydro électrique en passant par des arbres multi centenaires puis qu'ils étaient là avant le découverte de l'île (en 1420) et une débauche d'agapanthes blanches et bleues. Retour à Sao Roque en taxi.

Vendredi 23

Aujourd'hui nous allons « sur la crête centrale, dans l'enchevêtrement des sommets les plus hauts ». Le descriptif se veut dithyrambique, « délires volcaniques », « féerie de l'érosion » ; n'en jetez plus ! Le sous-préfet aux champs est surpassé par Terdav ; on dirait du Frison-Roche !

Plus prosaïquement, deux taxis nous montent jusqu'au sommet de l'Ariero où, crachin et vent aidant, il fait un froid polaire. Des touristes en short et en tee-shirt, à peine sortis de l'autocar, se précipitent dans le café. Nous nous y réfugions aussi, le temps d'enfiler tous nos vêtements, avant de se lancer dans le nuage. Il est si épais qu'on voit à peine la grosse antenne ronde de l'OTAN en cours de construction. Un fort vent du nord pourrait rendre la marche périlleuse, si ce n'est que tous les passages ou presque sont équipés ; des marches dans le raide, des rambardes dans l'étroit, du dallage en pierres plates là où il pourrait y avoir de la boue glissante. Toute la balade est aménagée pour être faite par tous les temps en toute sécurité. Ce qui était à l'origine un chemin de chevrier est devenu la randonnée phare de l'île, grâce à plusieurs tunnels et à l'aménagement de points de vue.

Las, le temps ne permet guère d'en profiter, car nous n'avons vu qu'une fois le ciel et les parois sommitales, et à peine plus souvent le fond des vallées. Le Pico do Gato et le Pico da Torres sont restés cachés, et du Pico Ruivo, nous commençons par visiter le refuge, bien contents de trouver un abri pour manger. Bien que le temps soit parfaitement bouché, nous nous lançons dans les 60 derniers mètres pour atteindre le sommet de l'île, à 1860 m. Tout en haut, une simple plateforme en caillebotis, un empilement de cailloux et pas la moindre visibilité. Descente presque immédiate, au refuge, pour prendre les sacs, et vers le parking de Achada de Teixeira. Une centaine de mètres plus bas, par un sentier « sauvage », puis par la route, nous attendons les taxis qui viennent nous prendre pour une pension à Santana.

Le village est un bourg dispersé dont toutes les maisons semblent neuves. Des petites parcelles comblent l'espace. Les maisons traditionnelles en forme de tente avec un toit en chaume (casas de calmo) semblent conservées pour les touristes. Le village s'apprête à fêter sa sainte (Anne) demain et la place de l'église est toute décorée ; guirlandes multicolores et hortensias sur les poteaux de la place. En face, une estrade a été dressée pour un orchestre de balleti. Des gens s'affairent à installer des guinguettes en bois. Demain soir, ça va chauffer !

Samedi 24

Ca n'a pas traîné, mais ce n'est pas la fête du village qui a fait du bruit, c'est la boîte de nuit située sous la pension. Les boum-boum de basse batterie ont fait vibrer toutes les cloisons et ceux qui ont une fenêtre sur la rue ont eu, après 3 h du matin, la suite du chahut avec les cris et les autoradios jusqu'à 5 h. Aussi, au petit-déjeuner, l'ambiance est maussade. L'hôtesse, qui est aussi propriétaire de la boîte de nuit, écoute voler les remarques acides comme si elle n'y était pour rien. Et quand arrive Antoine et sa question naïve « Bien dormi ? » c'est un non unanime qui lui revient en écho avec divers commentaires.

Mais enfin nous sommes partis – dans les taxis de la pension – jusqu'aux Casas de Queimadas, à mi-hauteur, pour suivre une lévada qui conduit au Chaudron vert (Caldeirao verde) ; c'est donc une marche facile, d'abord sur un sentier dans la forêt primaire, au début menacée par les eucalyptus, puis avec sa végétation typique. La lévada emprunte quelques tunnels assez longs pour être totalement obscurs, surtout dans la partie en aller-retour qui mène à la cascade. Là, nous sommes effectivement dans un « chaudron » cylindrique d'une vingtaine de mètres de diamètre et haut d'une centaine. Une belle cascade alimente un petit lac qui se déverse en torrent. Mais il fait toujours gris et, depuis les belvédères, on distingue mal le ciel de la mer.

Revenus à la bifurcation, on descend la Vale da Lapa jusqu'au village d'Ilha. On y croise des arbres à myrtille, hauts de 2-3 mètres, qui laissent pendre leurs fruits, pas encore assez murs hélas ! Dans la descente, au sol argileux rendu glissant par l'humidité et les ruissellements, Martine s'est cassé la cheville. Elle est restée allongée sur le dos, immobilisée. Antoine a téléphoné aux pompiers qui sont arrivés sur les lieux avec un brancard et une attelle en ½ heure. Un 4x4 plateau, monté le plus haut possible sur le chemin, l'a transportée à l'ambulance qui l'a amenée à Santana et rapidement à Funchal. Double fracture du péroné et de la malléole, et rapatriement Dimanche, nous a annoncé Serge le lendemain matin.

Mais le soir après le repas, nous avons voulu voir la fête de Santana. Les baraques étaient devenues, pour la plupart, des débits de viandes grillées et de vin de pays. De grands quartiers de boeufs étaient suspendus et dans des tonneaux métalliques du bois brûlait pour faire des braises. Mais personne ne mangeait ! Les gens étaient à la messe ou attendaient sa sortie. L'église était bondée, jusque sur le parvis, et la messe interminable. Commencée à 21 h, à 22 h 30 elle durait toujours ! Le chœur chantait à tu tête et pas l'ombre d'une agitation ; pas d'orchestre en préparation. Des gens calmes, sereins, de tous âges ; une fête très très sage.

Dimanche 25

Encore une journée facile, en corniche ou dans les falaises en bord de mer. Départ en bus que nous attendons longuement. Le temps de voir passer de nombreux autocars avec les drapeaux d'un parti politique. C'est le gouverneur de l'île qui offre, comme chaque année, une fête en plein air à tous les habitants, pique-nique et discours compris. Comme il est réélu depuis plus de 30 ans, voilà qui pourrait inspirer nos Présidents de Région.

Le bus a fini par arriver et nous a déposé peu après Sao Jorge, village sur la falaise, à 200 m au dessus de la mer, que l'on situe de loin grâce à son phare. Un chemin descend à mi hauteur, d'où l'on voit la côte de Porto Moniz à Sao Jorge. Pas une seule vraie plage, juste des grèves de gros galets battues par des rouleaux d'écume. Nous gagnons la route qui va jusqu'en bas où il y a quelques maisons et des

parcelles cultivées, mais nous la quittons rapidement pour un petit chemin qui remonte. Il coupe des couches de basalte qui alternent avec des couches rouges imperméables et traverse de tout petits jardins cultivés, comme suspendus dans la falaise.

Arrivés au phare, nous traversons quelques beaux potagers, avant de gravir un monticule ombragé pour le pique-nique. Après déjeuner, nous descendons par un chemin empierré de longue date vers la grève de Sao Jorge, délaissant le côté mole, où il y a un escalier de pierre pour accoster les chaloupes ; mais aujourd'hui que la mer est calme, les vagues ont près de 2 m d'amplitude au niveau des marches. Nous allons du côté plage au débouché de la rivière. Les rouleaux interdisent tout bain de mer, mais la rivière forme une vaste piscine naturelle d'eau douce où nous ne manquons pas de nous baigner.

Remontée bien raide de 200 m pour regagner le plateau, suivie d'un splendide parcours en bordure de crête, à pic au-dessus de la mer. De là on peut voir tout le reste de la côte nord, jusqu'au cap Sao Lorenço. Le chemin aboutit aux caves Blandy's, dans un parc avec des arbres et des fleurs exotiques très soigné. C'est l'heure de la dégustation de quatre vins à coudre de Madère, du plus sec au plus sucré, précédé par un historique des vins servi par Antoine.

Après dîner, nouveau tour en ville pour « surveiller » la fête. Cette fois, l'église est vide mais ouverte et illuminée. Sur le tableau du fond du chœur, il y a une femme qui semble apprendre à lire à un enfant. Iconographie curieuse pour Marie et Jésus, mais peut-être pas pour Anne et Marie. L'orchestre, trois accordéons et un guitariste chantant, mène le bal où personne ne danse. Une ronde maigrelette est menée par quelques jeunes filles. Tout le village regarde. Les échoppes de viandes ont presque écoulé leurs stocks.

Lundi 26

Aujourd'hui, grande traversée d'est en ouest des plus hauts pics de Madère, la plus longue et la plus éprouvante des randonnées du programme. Le taxi nous conduit au parking où nous avons terminé la traversée sud nord et nous remontons les 200 m pour arriver au refuge. Mais aujourd'hui, nous sommes au-dessus des nuages, ainsi que tous les Pico que nous avons contournés sans les voir. La ligne de crêtes est si découpée que l'on a du mal à retrouver le chemin. Par contre le Pic d'Ariero paraît proche, ce qui relativise l'effort de vendredi et nous promet plus de fatigue.

Pour commencer, nous remontons au sommet du Pico Ruivo pour découvrir la vue. En fait on ne voit toujours pas la côte, car les nuages forment une couronne sur le pourtour de l'île et ce ne sont que les hauts de vallées qui émergent. Vue comme ça, l'île est inhabitée, si ce n'est les éoliennes du plateau Paül da Serra, situées au delà de notre point d'arrivée.

Le parcours d'arrêt est une suite de montées – parfois rudes – et de descentes sur un chemin qui passe astucieusement du versant sud au versant nord, et ce de multiples fois. Vers le sud, la visibilité est bonne, assez basse dans les vallées, mais vers le nord, c'est une mer uniforme de nuages qui plafonne à 1200 m ; nous naviguons au-dessus. C'est toujours très beau de voir les nuages essayer de traverser les cols – celui de l'Encumeada où nous allons – et couler dans la vallée où ils s'effacent très vite. Différence d'humidité ou de température, ils n'arrivent pas à s'installer au sud malgré leur flot continu.

Nous déjeunons vers les 1700 m après les dernières grandes montées – 4 h depuis le départ – et repos jusqu'à 15 h. Il reste 2 h de descente et 700 m de dénivelé pour arriver au col. Presque tout le chemin est empierré avec de nombreux escaliers. Il fait si chaud que nous sommes ravis de repasser d'abord au nord où il y a plus de vent, puis dans le nuage car nous sommes saturés de soleil. À l'arrivée sur la route, il reste encore 10 mn de marche pour atteindre un gros complexe hôtelier en pleine montagne. Chambre spacieuse avec terrasse et repas buffet à volonté.

Mardi 27

On aurait bien eu besoin d'une journée de repos, surtout que pour demain s'annonce une grande descente de 1600 m. Il fait déjà soleil sur les cimes quand nous montons dans les taxis pour un court trajet sur la route du plateau Paül da Serra, d'où l'on part par un chemin qui monte progressivement. Nous sommes coté sud, 100 m sous le plateau que nous contourrons par l'est, et nous allons bientôt atteindre le coté nord. Même phénomène d'écoulement de nuages, qui n'arrivent pas à envahir le sud, toujours au dessus du col d'Encumeada. Après cette courte montée, nous suivons une lévada, sous la surveillance des éoliennes qui tournent mollement, mais qui arrivent néanmoins, avec les conduites forcées des torrents et des lèvadas, à produire 30 % de l'électricité consommée sur l'île.

Ayant rejoint une route carrossable, nous descendons vers la Casa de Caramujo, ancienne maison forestière en ruine, pour un pique-nique à l'ombre de deux noyers entourés d'érables, de châtaigniers et d'autres grands arbres plus communs. Puis retour par une lévada « antique », aujourd'hui asséchée et abandonnée. Une descente raide devrait nous amener sur la Lévada do Norte, mais nous descendons trop bas, sans la voir car elle est, à cet endroit, en galerie. Il faut donc remonter le long d'un torrent pour retrouver le bon niveau. De là, on suit cette lévada en cours de consolidation ; les ouvriers ont même monté une bétonneuse. Elle traverse deux longs tunnels de 800 et 600 mètres où l'on patauge, mal éclairés par nos mauvaises lampes. La sortie du dernier est juste au-dessus de la route, à 10 mn de l'hôtel.

Mercredi 27

Balade sur le plateau de Paül da Serra, où nous déposent les taxis, et longue descente vers la mer. Les mous du genou et ceux qui ont déjà des douleurs dans les articulations ont décidé de venir sur le plateau, jusqu'au sommet du Pico Ruiro da Paül, à 100 m au-dessus du point de départ et d'y revenir. Là, le taxi qui transfère nos bagages viendra les prendre pour les amener à Seixal. Les autres traverseront une partie du plateau pour descendre le long d'un éperon jusqu'au même village, ce qui fait tout de même 1600 m de dénivelé négatif.

Séparation des deux groupes au sommet et les marcheurs, dont je suis, partent vers le nord. Le plateau est presque déboisé et les chemins sont envahis d'argires et de plantes piquantes qui font regretter le short à ceux qui l'ont choisi. Rapidement, nous nous retrouvons sur un épaulement qui descend d'abord lentement vers la mer, qu'on ne voit pas puisqu'elle est couverte de nuages, puis plus fortement, jusqu'à un replat qui domine la vallée de Seixal, que l'on découvre tout d'un coup car le nuage s'est dissipé. Nous sommes à 1000 m au dessus de la mer et la suite a l'air très raide.

Du lieu du pique-nique part un câble métallique qui plonge vers la vallée. Il est utilisé pour descendre des fougères et il y en a un autre juste en face, sur l'autre versant, que je peux suivre à la jumelle. En fait la descente est plus tranquille que prévue. Le chemin est couvert de feuilles mortes et de vieux assemblages de pierres, très anciennes marches d'un escalier géant, qui font des points d'appui très utiles. On descend continûment, si bien qu'en moins d'une heure nous sortons de la forêt, ce qui fait 700 m d'avalés. Reste à traverser des jardins de vignes ou de légumes habituels, puis les rues empierrées de Seixal.

Du haut du village, on domine le port, le premier digne de ce nom sur la côte nord. En fait c'est une simple digue protégée par des blocs brise lame sur sa face extérieure. A l'intérieur, il y a des protections verticales en caoutchouc et de bittes d'amarrage tout du long. La houle entre par le travers, mais on peut y accoster, si ce n'est mouiller en s'amarrant transversalement. Cette digue protège aussi la plage de sable noir où nous n'avons rejoint les autres en train de se baigner. Plus loin, des rochers forment une piscine naturelle d'eau de mer, devant le club nautique dont le bar sert tous les rafraîchissements désirables.

Jeudi 29

Pour la dernière balade au Pico Grande, il faut revenir au cœur de l'île, au sud-ouest des grands pics. Le transfert en voiture jusqu'à Jardim da Serra, prend une bonne heure, d'autant plus qu'il faut

traverser la zone sinistrée par les pluies torrentielles du début de l'année. Les glissements de cailloux et de terrain ont endommagé les routes qui sont toujours en travaux.

La balade démarre par une petite montée qui se poursuit par un chemin tortueux entre les pics. Je débusque une perdrix qui ne veut pas s'envoler et qui marche devant moi en gardant 10 bons mètres d'avance. Le parcours se prolonge sur les crêtes où il fait bien dans les 30 degrés et les versants à l'ombre sont très appréciés. Arrivé au col Bocca da Cerro, à l'ombre de gros châtaigniers, il faut choisir ; aller jusqu'au sommet – il reste 250 m bien raides – ou attendre 2 h le retour des autres. Aucune hésitation, je pars en tête, suivi de la moitié du groupe. Après 100 m de dénivelé, et après avoir été dépassé par les plus rapides, je repère un chemin marqué de traits de peinture, qui semble monter en pente douce dans les genets. Illusion, il conduit dans le lit d'un torrent asséché marqué par des ressauts de 3-4 mètres. Comme ils paraissent faciles à escalader, je me lance dans ce lit pierreux, mais le mauvais rocher me contraint à passer par les genets et les ajoncs et je m'embête beaucoup dans de mauvaises pentes pour rejoindre le sentier. J'arrive bien en retard et bien essoufflé au pied du rocher final où je renonce à monter.

Retour à la jonction et pique-nique réparateur à l'ombre. Reste 700 m à descendre, principalement dans la forêt, jusqu'au village de Colmeal. Après une escale nécessaire au bar, les taxis nous conduisent à Funchal. Au fil de la descente, les collines du versant sud, sont de plus en plus couvertes d'habitations. Nous sommes logés en bordure du quartier du Lido, à 15 mn à pied du centre, dans un hôtel plutôt chic (Quita do Sol). Notre mine de randonneurs dépenaillés a dû leur faire un peu peur, surtout qu'on aille se baigner dans la piscine sans passer par la douche !

Le soir, nous sommes tous allés dans le restaurant (quelconque) choisi par Antoine pour sa dernière soirée avec nous. Nous lui avons fait remettre, par la plus jeune, l'enveloppe bricolée qui contenait nos pourboires. Tout le monde était très content de ses services, et j'espère qu'il fût content de nous. Le lendemain soir, il accueillait un nouveau groupe.

Vendredi 30

Journée libre à Funchal qui est une vraie ville. Pour la première fois, j'ai feuilleté le guide, et je suis parti par le port, ce qui n'était pas une bonne idée, car il y avait des travaux tout du long. Après la marina, encombrée de catamarans promène-couillons, je suis passé par la Cathédrale pour aller jusqu'au marché. C'est un des sites remarquables de la ville, avec ses azulejos à l'entrée, ses zones de fruits et légumes, de poissons (que nous n'avions vus que cuits), de plantes sèches. On peut même le photographier d'en haut, puisqu'il est sur deux niveaux. Ensuite, je suis retourné à la Cathédrale, pour une visite rapide, parce qu'elle ferme à 12 h (et ne rouvre qu'à 16h). Balade dans les rues piétonnes de la vieille ville qui, bien abritées du soleil, restent fraîches.

Visite de la Casa Museu Frederico de Freitas, qui renferme des collections d'azulejos, en plus de tous les objets qu'il a accumulés toute sa vie. Certainement un esthète et un collectionneur, mais surtout un homme profondément religieux, du moins en apparence, vu le nombre de peintures et de sculptures de ce registre. Après une pose dans les jardins du Museu Quinta das Cruzes, visite du couvent de Santa Clara au beau toit de faïence surmonté d'une girouette anthropomorphe. La guide, un petit dragon moustachu plus large que haute, nous a fait faire au pas de course le tour des chapelles publiques ou privées, cloître et salles de prières, décorées d'azulejos, tout en débitant un discours très banal dans plusieurs langues consécutives. Enfin, je suis revenu par le jardin municipal aux espèces si exotiques pour moi.

Demain nous reprenons l'avion de la TAP qui arrivera à Paris avec un honnête retard. Et toujours ses mêmes sandwiches pour chien.